Déjà parus chez EDILIVRE

Nocturne n° 13 ou l'étonnement des Dieux, 2017

Polaroïd, 2018

Journal intime d'un prie-Dieu suicidaire, 2019

Jules Ferry, Saint-Amour, 2020

La petite fabrique du chaos suivi de **Mes Possédés**, 2021

Dans tes larmes Joseph, 2022

Crédit photo couverture : Romuald Doutre

Yves Baot

Les heures absentes

Suivi de

L'antenniste d'Alep

EDILIVRE

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

Immeuble Le Cargo, 157 boulevard Mac Donald – 75019 Paris
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50
Mail : client@edilivre.com
www.edilivre.com

Imprimé en France
Texte intégral

Dépôt légal.
© Edilivre, juin 2024

ISBN papier : 978-2-414-63243-5

Tous nos livres sont imprimés dans les règles environnementales les plus strictes.
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Ces mots déposés.
Un peu pour Samuel P.
Un peu pour Dominique B.
Aussi pour Agnès L.
Des mots sans voix.

On pourrait faire de ce texte, qui est une fiction, une lecture.
Seul.
Ou à plusieurs.
On pourrait aussi le mettre en scène.
Avec un seul personnage.
Ou plusieurs.

– 1 –

Coup droit. Coup droit. Coup droit. Retour coup droit. Revers. Série de coups droits. Revers. Lift. Revers à nouveau. Coupe. Coupe. Coup droit. Smash et flip. 21-17. Manche pour moi.

— Revanche demain avant la cantine ?

— D'accord. Avant midi, la belle est pour moi.

21-8 : on parie ?

— Rien du tout. Je garde la même balle pour le troisième jeu. Je te connais…

Filer maintenant en 4e B.

Ne pas trop courir pour se rendre au 1er étage. Ne pas monter le grand escalier bétonné sans réfléchir. Se préparer. Respirer. Se poser à mi-hauteur. Arpenter les recoins maléfiques dans sa tête. Tous les recoins. Prendre en compte toutes les hypothèses possibles, les avatars éventuels, les silences de début de cours qui pourraient se déchaîner en cataractes puissantes. Bien observer où se trouve Inaya. Repérer sa copine Sarah. Ne jamais les regarder droit dans les yeux : un regard est si vite arrivé…

Poser la raquette sur la table. De biais. Avec la balle orange coincée et qui maintiendra l'ensemble. Prendre le temps de s'essuyer. Serviette-éponge dans le cartable. Kinder Bueno dans la poche centrale. Pas pour la dégustation. Juste pour le plaisir. Et avant la 4e B. C'est la classe des cigarettes inhalées sans plaisir, des boosters trop sucrés, des Kinder et des anxiolytiques. La 4e B est une sorte de piste noire, un ascenseur pour l'ultime, une montagne russe qui s'emballe, quelques phrases mal composées sur le Net qui vont tout anéantir, un coup de grisou permanent au fond de la mine des usines de charbonnage.

La 4e B est un volcan éteint qui n'attend que son étincelle, une force liquide puissante qui espère celui qui tournera la vanne pour la libérer, une manche de tennis de table électrifiée au voltage trop élevé.

La 4e B est comme un navire de guerre. Le Redoutable. Le Triomphant. Le Téméraire. Le Vigilant. Le Terrible. Le Foudroyant. Un sous-marin lanceur d'ogives… Une attaque préparée, en attente, avec ses armes prêtes à l'emploi.

Un tir en plein vol.

La 4e B est un couteau suisse. Multiusage.

Une tueuse.

– 2 –

— Vous pouvez vous asseoir. Suite à la réflexion que nous avons portée ensemble lors de notre dernier cours, nous partagerons les prochaines heures en deux parties : les Lumières et la notion de dilemme. Les Lu…

— C'est quoi un dilemme ?

— Je te répondrai le moment venu.

— Allez, m'sieur, c'est le moment.

— Chaque chose en son temps.

— Allez, m'sieur, c'est quoi un dilemme ?

— Devant le besoin d'éclairage culturel si brutal d'Indira, je ne résiste pas, je cède, j'abdique, je me résous. On inverse : c'est d'accord ! Dilemme aujourd'hui et pour le cours sur les Lumières, on verra vendredi : ça vous convient ?

— Positif !

Un dilemme est une alternative. Un choix. Deux propositions sont possibles. Mais aucun des deux choix n'est intéressant. Aucun chemin n'est satisfaisant. Le mieux serait de choisir une troisième voie mais elle n'existe pas.

— Peste ou choléra ? C'est ça un dilemme ?

— C'est pas mal vu Anouar. Peste ou choléra. C'est un choix impossible à faire. On ne peut pas préférer une maladie à une autre quand on ne voudrait avoir à opter que pour la santé ou le bonheur. Qui se souvient d'une autre situation où le dilemme est en jeu ? Rappelez-vous le travail sur Hugo l'an dernier… Victor Hugo. Pas toi Hugo !

— Ah ouais, les Miséreux l'an dernier…

— Les Misérables… Alors une situation de dilemme ? Personne ne se souvient ? Rappelez-vous : l'arrestation de Champmathieu. C'est un pauvre gars qui ressemble beaucoup à Valjean et qui va partir au bagne à sa place. Naissance du dilemme : Valjean, le vrai, celui qui a déjà purgé sa peine, mais qui est à nouveau recherché pour vol, ne peut pas laisser condamner un innocent à sa place – c'est sa morale – mais s'il se désigne comme étant le vrai Valjean, il repartira à Toulon à perpétuité. C'est le choix : liberté pour un innocent mais bagne à vie ou bien alors se taire et rester libre mais laisser partir un homme pour une condamnation injuste. D'autres exemples ?

— Les caricatures, m'sieur !

— Oui. Donc, ta situation de dilemme ?

— Y'en a pas ! Y'a pas de dilemme : on ne peut pas blasphémer le Prophète.

— Oui ? Et ?… Qu'est-ce qu'un blasphème, pour toi ?

— Une chose impossible.

— Oui ? Et ?…

— Un poing dans ta gueule.

— C'est à moi que tu parles ?

— Non, m'sieur. Je parle à celui qui a osé !

— Je ne comprends pas…

— Le blasphème, c'est comme le mensonge. C'est comme la faillite des entreprises. C'est un doigt d'honneur au ciel. C'est la punition totale. C'est la lutte à mort, m'sieur !

La 4e B est un voyage en première classe sur tapis volant.

Shéhérazade, les mains posées sur les yeux de Voltaire.

Sinbad assis au pied du monument aux morts…

– 3 –

Inaya est amoureuse de Martin. Elle ne le sait pas tout à fait, elle le pressent. Martin aime le tennis de table et les Kinder Bueno. Comme son professeur de français. Martin vient de finir *Les chroniques martiennes* et *L'écume des jours* pour son exposé la semaine prochaine. Inaya dévore les textes bleus et noirs et puis ne lit plus beaucoup. Elle se méfie des écritures non halal. Mais elle a beaucoup aimé récemment *Le lion*. Et *Matilda* qu'elle avait déjà lu à l'école élémentaire mais qu'elle relit tous les ans. Elle a lu tout Dahl. Et *Matilda* ne reste jamais longtemps sur son étagère. Il y a quelque chose de caché, pense-t-elle. Ce livre ne dit pas la vérité du premier coup. Il cache des choses et il te mène en bateau. Sur le Chimera, le navire de Sinbad. Inaya a lu les contes des mille et une nuits. Mais elle n'a pas bien compris pourquoi il y a cette nuit supplémentaire. Elle trouvait que les mille nuits suffisaient à faire un titre élégant. C'est la nuit de plus, celle qui questionne, qui l'intrigue. Le prof a expliqué que le vrai titre, c'est *Beaucoup beaucoup de nuits*. Moche ! Et faux : elle a cherché sur Wikipédia et ce n'est pas confirmé. Le prof est un menteur. Il nous embrouille tout le temps avec son dilemme et ses Lumières.

Mille nuits, c'est un mystère maîtrisé mais la nuit de plus, c'est Le Mystère.

La nuit avec Martin. Peut-être. En rêve-t-elle vraiment ? Elle ne comprend déjà pas tout à fait la notion de dilemme alors que comprendre d'une nuit avec Martin ? Comment lui dire ? L'embrasser puis l'inviter ? Le regarder et secrètement lui jeter un sort comme dans l'histoire d'Aladin. Choisir parmi les mille et un contes, l'histoire de ce sortilège qui marche à tous les coups. Bon

génie de la lampe qui fera de Martin l'objet aveugle de son désir ? Payer quarante voleurs pour l'enlever aux malheurs de Chloé ?

Car Martin ne pense qu'à Chloé. Chloé et sa maladie. Il pense aussi beaucoup à Colin. Colin qui se laisse dériver sur le nénuphar de Chloé. Quelle drôle d'idée de laisser un nénuphar décider des jours et des nuits d'un couple d'amoureux ! Martin se trouble. Il pense à Chloé quand il marche, quand il mange au réfectoire, quand il rêve ou rêvasse, quand il est en cours et qu'il réfléchit au dilemme, quand il sort sur la cour et parle avec Inaya.

Il pense à Colin pendant le cours sur le dilemme. Et il cherche un exemple, lui aussi. Mais rien ne vient. Il aime Chloé. Qui ne peut pas mourir d'un nénuphar dans le poumon. Il aime Colin qui ne peut pas laisser Chloé mourir sur un nénuphar. L'écume des jours est son moteur de désir et de tristesse.

Le dilemme, c'est peut-être ça : choisir entre un roman et la vie. L'écume des jours, c'est la lutte des déclassés de l'espoir… Martin a bien essayé d'expliquer ce qui lui plaît tant dans ce livre-bourrasque, le malheur et l'amour fou… Inaya trouve Chloé trop conne. C'est sans doute ce qui les sépare. Lui trouve une héroïne, elle une pauvre chose désolée et presque morte.

Alors Martin, les filles…

La 4e B peut aussi parfois être une grande romantique.

Mais souvent contrariée.

La 4e B ne se lasse jamais de tout réinventer.

Au risque de tout saboter.

– 4 –

Coupe. Coupe. Série de coups droits acharnés sur le côté de la table. Smash et coupe. Série de coupes et finalement balle perdue.

Belle perdue. 21-19.

Peine perdue.

— Revanche en trois sets la semaine prochaine.
— Un paquet de Kinder Bueno au gagnant.
— Pari tenu !

Quelque chose ne va pas en 4e B. Il faudra soulever ce malaise avec les collègues au prochain conseil de classe. Cette fille, Inaya, me regarde toujours comme si je m'opposais à elle.

Y'a pas de dilemme. On peut pas s'opposer au Prophète…

Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Pourquoi tout ce que je peux nommer, expliquer, expliciter, défendre, revient-il pour elle à protéger son Prophète ? Partir des caricatures et la faire vagabonder sur ses convictions. C'est une idée… Ses convictions qui n'en sont peut-être pas ? Pourquoi pas ? Comment s'y prendre ? Amener quelques planches du journal et les laisser exprimer leurs émotions, leurs certitudes ? Ou leurs incertitudes ? Ne rien faire et avancer masqué ? Les aider à dénouer les ficelles qui pendent autour de leurs constructions toutes faites ?

La fiancée du Prophète. La petite fiancée du Prophète.
Comme Little Mary était la petite fiancée de l'Amérique ?

Inaya : Mary Pickford moderne de la 4e B ?

Ou future Marylin désaxée du collège, bientôt indéfendable ?

– 5 –

Ce soir, c'est le conseil de classe de la 4e B. Parler de Martin et de ses notes si claires, si régulières. Parler de Ben et de son humour à deux balles. Envahissant. Parler de Tom et de ses complexes, de Lilou et de son assurance toujours un peu trop audacieuse. Parler de Sarah et de sa volonté de ne jamais parler. Parler des notes d'Inaya et de ses absences répétées, de ses remarques en classe avec sa copine Sarah. De ses préoccupations. De ses provocations.

Parler du Prophète.

On devra prendre un peu de temps pour parler aussi d'obscurité. Ne jamais parler d'obscurantisme. Laisser toujours filtrer la lumière pour laisser une chance de trouver le chemin de sortie du labyrinthe.

On proposera aux parents de venir.
On pourrait, pourquoi pas, leur parler du principe de laïcité.

Même si le mot sent fort la réaction, le souffre et la punaise morte…

Leur parler d'Inaya tout simplement.
Le père est un convaincu.
La mère et les frères aussi.
Quand ils sont là, juste de l'autre côté du petit pupitre, on se demande si le Prophète les accompagne.

On devine son ombre.

On devra prendre un peu de temps pour parler de ses refus de passer aux vestiaires. On devra parler des cours de sport. Des mots d'excuse fabriqués de toutes pièces pour la piscine. On devra parler des empêchements en cours de biologie.

Parler à Martin. Peut-être…

Parler à Inaya. Sûrement…

Qu'est-ce qui rend cette classe ondulante, louvoyante ?
Pourquoi le silence et le bruit se côtoient-ils comme un double langage ?
Pourquoi les insultes font-elles écho aux gestes d'amitié ?
Pourquoi cette classe fait-elle comme la mer quand elle s'arrache aux rochers ?
Pourquoi sommes-nous tous en attente de la question qui va tout bouleverser ?
Pourquoi cette question ne surgit-elle jamais, comme un obstacle à la vérité profonde ?
Pourquoi le Prophète est-il là, toujours, au milieu des cartes de géographie ou des graphiques mathématiques ?
Pourquoi le Prophète apparaît-il même en surimpression dans les travaux d'élèves sur Klein ou sur les toiles de Rothko en exposition sur les murs de la salle de dessin ?

Picasso sous acide d'eau bénite.
Mondrian sous perfusion d'ablutions.

Même les pinceaux, les gouaches, les pastels et le Canson parlent du Prophète.

Les javelots, les marteaux et les disques vont-ils muter en armes religieuses ?

Parler du Prophète.

En couleurs.
En noir et blanc.

En gris.

– 6 –

— Vous avez réfléchi sur le dilemme ? Vous me donnerez après la première partie du cours vos situations de travail sur le sujet. J'ai construit un tableau à deux parties : à gauche, pourquoi publier les dessins humoristiques du Prophète ? À droite, des cases blanches qui attendent vos remarques pour ne pas publier ces dessins. Vous comprenez ?

Le silence, ce sont deux haltères difficiles à soulever.

— Alors ? Fallait-il publier ces dessins ? Ne fallait-il pas publier ces dessins ? Vos arguments ? Qui va au tableau ?

Le silence est un monstre froid. Il donne du fil à retordre au courage. C'est une gêne. Qui va prendre la parole ? Qui va passer et retourner son jeu d'un coup bruyant contre sa table pour se coucher comme s'il avait déjà perdu ? Poker menteur. Je regarde Martin qui donne à ce silence la lueur de l'espoir. Je regarde Sarah qui donne à ce silence une allure de reproche.

— Inaya ? Tes arguments ?

— J'ai pas vu les dessins mais j'aime pas. Mon daron me l'a interdit. Il a bien fait. C'est une moquerie par des gens qui ne savent même pas dessiner. C'est ma daronne qui l'a dit. Moi, j'crois mes parents, et pas les journaux et les dessins. C'est pas respectueux pour les gens qui croient. C'est provocant et ça va mettre la rage. C'est la violence qui va gagner. Je suis contre. Voilà. Je suis contre avec ces arguments-là.

Un silence s'étire comme un gros chat qui veut se rendormir.

— Et puis qu'est-ce que ça peut vous foutre ? En quoi vous pouvez me dicter ce que je dois penser et en qui je peux avoir confiance ?

Qu'est-ce vous foutez pour moi ? Vous m'aidez quelquefois ? Vous me rassurez quand ? Quand vous me regardez, je vois bien que vous m'accusez, que vous me pointez du doigt en pensant que votre devoir, c'est de me faire changer d'opinion. Mais j'ai pas d'opinion ! J'vous ai déjà dit que vous m'embrouillez avec vos dilemmes et vos Lumières. Je préfère mon Prophète parce qu'il me rassure. Et pas vous. Vous me faites peur et je suis tortillée quand vous posez vos questions. Avec lui, je pense bien, clair, juste. Je suis en phase : tout est plus simple. Même si son existence ne vous intéresse pas. Pour moi, c'est un héros qui m'embarque tous les jours sur le bateau de Sinbad à travers les plus belles nuits d'Orient et je… Qu'est-ce qui me prouve que vous avez toujours raison ? Vous ne pourrez jamais être mon héros, vous comprenez ? Vous n'êtes qu'un destructeur, un divulgateur de secrets, un manipu…

— Lilou ? Tes arguments ?

— La liberté de la presse est un droit, non ? Même si ça dérange, c'est pas interdit par la loi. J'ai vu les dessins sur la toile et c'est comme se payer la tronche des hommes politiques, non ? Ou comme se moquer des gens qui tombent dans la rue parce qu'ils ont eu peur d'une araignée en plastique géante. J'ai ri. De bon cœur.

— Martin ?

— Ce ne sont que des traces de crayon. Même la gomme en vient à bout…

— D'accord. Je valide tout. Je résume avant de creuser plus avant : ne pas publier les caricatures et éviter de la violence provocatrice mais faire en quelque sorte une censure ou publier pour continuer à faire vivre la liberté avec les dissensions qui vont avec…

***

— Je vais sur le tableau interactif vous proposer deux dessins publiés et vous me donnerez votre avis étayé.

***

Le silence se confond maintenant avec une hydre à plusieurs têtes. Il balaie tout sur son passage. La salle est devenue brutalement un accès de fureur contenue. Les murs transpirent la crainte. Hyden ouvre une fenêtre pour mieux respirer. Marcel remet ses cheveux en place. Martin respire un peu plus fort qu'à l'ordinaire. Gilles relace ses chaussures et, de ce fait, se satisfait de disparaître sous sa table. On dirait qu'un néon vient de s'éteindre. Un courant d'air tiède fait s'envoler quelques copies déposées au fond de la classe. Le professeur s'est retourné. La porte fait comme si elle voulait s'ouvrir car le vent s'engouffre en dessous. Inaya serre les dents et ça s'entend jusque dans la cour de récréation. On entend des bravos et des rires dans la salle d'à côté. L'atmosphère a changé.

Dans le ciel, à travers la fenêtre du fond, si on regarde bien, on devine un avion qui vole vers la Colombie en laissant traîner sa trace blanchâtre qui s'effiloche tranquillement.

Comme un dessin qui s'estompe peu à peu.

Le vieil oncle Alfred vient de lancer la musique sur la scène du rideau et de la paire de ciseaux. Les oiseaux volent en groupe serré au plafond. La fenêtre qui donne sur la cour vient de se refermer brusquement. Marnie attend que le printemps finisse. L'avion qui arrive de nulle part tombe en piqué sur les élèves accrochés aux épis de vérité. Le vertige gagne le bâtiment 2 du collège. Il tangue. Il va se soulever dans un excès de contestations et de rage. Le collège lui-même vient de s'apercevoir que les arguments ont un sens. Le dilemme était un travail de mauvaise allure. Il ne fallait pas déclencher l'alarme à interdits. L'air est envahi de transpirations. Les haleines se mêlent et ça se sent. On voit passer dans le couloir une cohorte d'élèves de 6e A qui chante à tue-tête un air de Bach avec leur professeur de musique qui trottine comme un petit âne gris derrière eux. Des élèves de 6e C sortent du gymnase en hurlant comme s'ils

avaient vu du sang couler dans la douche. Le signal du changement de cours retentit. Il était temps. Le drame se nouait et le malheur aurait pu s'abattre comme une cloche d'airain qui tombe de son clocher de bois.

Les cymbales de l'orchestre au Royal Albert Hall explosent.

Hyden éclate de rire.

Louis lui dit de fermer sa gueule.

Sarah l'encourage à montrer les dents.

Victor lui donne un coup de cahier sur la tête.

Coup brutal.

Inaya lui balance sa trousse à la figure en bondissant de colère. Gilles se lève et sort.

La 4e B construit son film. Hitchcockien.

C'est un ferry dans la tourmente.

Un loup qui attend sa proie au coin du bois.

Un panache blanc de Boeing qui fuit vers l'Amérique du Sud…

– 7 –

Le premier téléphone vibre. Son magnétique : une seconde de sursaut, une seconde d'ouverture, quelques secondes de lecture, des années d'interrogations. Celui d'après se met à biper. Les dix suivants qui reçoivent les messages renvoient. Les mille et un téléphones répartis dans la ville partagent.

Les commentaires affluent. Les bips résonnent de plus en plus. C'est une mitrailleuse de petits sons courts et aigus à travers des vêtements un peu trop larges. Des vêtements qui cachent le réel. WhatsApp se remplit. Facebook se gave. Insta se couvre de photos et de ricanements blessants. TikTok ne peut même plus faire son bruit d'horloge régulière. Les films sont de mauvaise facture. Les followers sortent leurs crocs bien aiguisés.

Tout est déréglé. Les émojis font vraiment la gueule. Certains même tiennent un couteau entre les dents. Pas de sourire : de la haine et des crachats.

Tout se déglingue. Les smileys se couvrent de honte et de ridicule. Avec une hostilité visible.

Le temps des enveloppes et des timbres a disparu. La boîte à lettres ne recueille plus les courriers des corbeaux fabriqués avec pinceau, colle et petites lettres découpées dans le journal local. Le journal local n'existe plus depuis longtemps. Il ne sert à rien. C'est devenu un recueil de petites bandes dessinées, pas même capable d'ensacher le poulet du dimanche…

La nouvelle est immédiate. Sans réflexion. Sans intention, bonne ou mauvaise.

Les messages écrits à deux pouces envahissent les plages de galets gris, les villages de moyenne montagne, les ordinateurs prêts à imploser, les cornes de gazelle qui réchauffent dans les cuisines aux odeurs fabuleuses, les cerveaux saturés, les trottoirs des nuits craintives, les salles de cinéma, les cours d'Histoire, les poches pleines de petite monnaie, les canapés défoncés. Mona Lisa Gherardini Del Giocondo sera mise au courant dans l'heure. Son sourire deviendra grimace. Le Louvre tremblera. Tous les portables du collège Albert Camus lèveront les bras au ciel pour fêter la victoire.

***

On a pu voir les dessins en classe et le Prophète a donné l'ordre de le faire savoir.

***

Les téléphones travaillent au mensonge, à la bêtise fade et amère, presque addictive. On peut ressentir ici, là, ailleurs, plus loin, au large, aux confins des endroits les plus sombres de la cour de récréation, les vibrations qui s'entrechoquent, les ondes qui s'embrasent sans bruit, les contours d'un nouveau monde entre roulis et tangage.

La 4e B est en passe de bâtir un camp d'internement des idées folles. L'agitation est maximale et les cœurs palpitent.

La 4e B est une pellicule de science-fiction.

Un frelon asiatique qui s'attaque aveuglément à de la viande sauvage.

Soudainement un film d'horreur.

Un exorciste.

– 8 –

Les mots qui passent crépitent. Ils mitraillent l'atmosphère et se répandent comme du lisier dans un champ de bord de mer. Les mots de quelques syllabes sont des algues vertes à l'odeur pestilentielle.

Les algorithmes se réveillent…

Raciste
Muhammad
Caricatures
Prof de français
Dilemme
Islam
Islamisme
Islamiste
Radicalisation
Religion
Professeur d'Histoire
Professeur d'histoires
Sphère privée
Cours
Les Misérables
Victor Hugo
Ladj Ly
Turban
Jean Denim
Burka
Crop Top
Abaya
Élèves

Martin
Inaya
4e B
Attentat
Parents
Parents d'élèves
Couteau
Marche funèbre
Marche blanche

Faudrait rallumer la Lumière
Brûler les étendards
Éteindre les portables

Raciste
Racisme
Racisé
Décapitation
Dessin
Crayon papier
Canson
Couleurs
Déterminisme

Victor… Hyden… Louis… Sarah… Indira… Anouar… Hugo… Lilou… Gilles… Ben… Tom… Marcel…

Les autres…

Et l'oncle Alfred.

Mary Pickford… Marilyn Monroe… Chloé… Colin… Matilda… Mona Lisa Gherardini Del Giocondo… Albert Camus… Shéhérazade… Sinbad… Voltaire…

La 4e B est une fuite en avant.
Une fuite. Simplement.

Samuel…
Dominique…
Agnès…

En coupables ? En victimes ?
L'idée même d'oser poser la question…

La 4e B est un miroir maléfique.
Déformant.
Une cruauté des mots adolescents.

Une société secrète.

– 9 –

Le cours est terminé. Il a mangé une part de gâteau au chocolat avec les élèves de la 3e C. Le dernier cours avant la Toussaint. La caméra de surveillance de l'entrée du collège l'a vu passer. Avec son sac et ses copies à corriger. Avec son casque qui fait onduler la musique de Bono. La caméra le voit mettre sur son crâne sa capuche de sweater. Elle le voit se retourner avant le grand portail pour saluer la collègue d'Arts visuels, lui souhaiter bonnes vacances. Les mots sont retournés à leur banalité. Elle filme mais ne capte rien des quelques brefs échanges. Film muet. Sans piano d'accompagnement. Comme si le langage n'avait plus, à cet instant, qu'une valeur transitoire.

La surveillance ne sait rien d'un adieu.

Ça y est. Il a franchi la grille qui se referme derrière lui sur ordre de la caméra qui ne fait qu'obéir aux injonctions d'un logiciel. Il traverse la rue et saute la marche du trottoir d'en face. Il avance, tête un peu baissée, observant juste ce qui se trouve à portée du bord de sa capuche.

Un univers réduit aux sons de la musique de U2 et à rien d'autre.

Il tourne à l'angle la rue Jean-Jacques Rousseau et de l'avenue Diderot, relève un peu la tête pour définir s'il doit courir ou continuer plus rapidement afin d'attraper le tram dont il entend le son d'alerte. Non. Il va son train. Pas besoin de presser le pas : les vacances commencent. L'air est tiède malgré la saison, le ciel de fin de journée blanchâtre et les projets en transit.

***

L’autre, derrière.

Tout en Noir Comme sorti des cicatrices de lumière d’une toile de Soulages Il le suit Il ne regarde que son dos Il tourne le couteau dans sa main Il est droitier La main est moite La lame est froide Le manche aussi

Il va s’apprêter à agir La main gauche sort de son manteau noir ou gris on ne distingue plus très bien et il va attraper le bord du sweater de l’homme qui le précède afin de lui dégager la nuque Il court un peu Non Il force le pas Il fait tout ce qu’il peut pour que son souffle ne fasse pas ce bruit de souffle Il faut se fondre dans le silence mortel Il faut disparaître des radars de la rue La caméra du collège est loin maintenant Il y est La clarté du jour se voile La nuit va tomber D’un coup De lame

Le tramway secoue sa cloche. C’est l’arrêt.

Le reste, c’est quelques secondes d’éternité.

– 10 –

Le matin d'après, la table est devenue muette. Elle semble endormie. Ou elle semble attendre.

Du côté gauche, il y a une raquette aux picots un peu rouges, mais délavée, penchée, qui ne tient que par la balle qui la cale contre le revêtement.

Du côté droit, il n'y a rien. Comme si personne n'attendait. Aucune balle orange, aucune raquette posée. Une table orpheline. Une table sans compétition, sans espoir de lutte, sans espoir de rien.

Et, au centre, un filet. Comme un rideau de fer. Comme une injonction à séparer deux mondes, deux visions des choses, deux vies à vivre. La séparation des deux Allemagnes. Des deux Corées. Un filet qui donne le vertige car sa seule présence centrale fait l'effet d'une violence sans comparaison. Un filet pas assez haut pour préserver de quoi que ce soit, qui peut laisser passer les balles et les couteaux, mais trop long, trop droit, trop imposant pour donner l'impression de vous laisser en liberté.

Let.

C'est quand la balle touche le bord du filet. Le tout bord haut. C'est ce petit moment retenu où personne ne peut savoir si elle retombe vers toi ou vers l'adversaire. Si elle retombe de l'autre côté, tu gagnes car elle a perdu toute énergie, tout tonus. Elle s'écrase et personne ne peut la remettre en jeu. Ou alors, il faut s'allonger sur la table à la vitesse de l'éclair et pousser un cri de rage pour la renvoyer.

Let, c'est impossible à contrer. La fureur adolescente et sa manipulation.

Let, c'est la défaite assurée.

Let, c'est un crime. Le crime odieux du hasard et de l'incompréhension. C'est une partie qui se termine.

Let, c'est un monstre qui te tue d'un coup, d'un petit refus de filet. Let, c'est la mort qui fait ces trois petits sursauts toc toc toc au pied du filet qui sépare alors la vie de l'absurde.

Let, c'est normalement la balle qu'on doit rejouer…
Mais là, c'est trop tard.

Let, c'est le couteau qui tranche la gorge.

– 11 –

Il y a bientôt un bon quart d'heure qu'Inaya attend Martin. C'est long un quart d'heure quand l'impatience régit la vie sociale d'Inaya depuis qu'elle est née. Martin ne viendra pas. Martin viendra-t-il ? Martin est si hésitant. Si peu sûr de ses réponses. Il l'a promis alors il viendra. Mais le doute ne fait pas un bon couple avec l'impatience.

Inaya attend près du saule en face du collège. Elle a toujours aimé cet arbre surtout qu'avec Sarah, elles ont décidé en début d'année de tout se dire sous ce saule. C'est devenu plus qu'un arbre : un confident et peut-être une protection.

Martin est en retard. Plus d'un quart d'heure maintenant. Inaya fait le tour du saule en plantant ses doigts dans les recoins de l'écorce sombre et elle compte les tours puis elle enfonce ses doigts encore plus profondément dans l'écorce. La douleur n'est pas loin. Elle approche du cœur. La ramure fait une ombre légère : l'automne est bien là. Elle s'en fout. Martin devrait sortir du collège : sa dernière heure est terminée. Il doit encore avoir des renseignements à demander. Des précisions à obtenir. Du temps à donner aux ombres. Pas grave : il a promis.

Hyden sort avec Victor. Ils se tiennent par la main. Louis court vers elle mais elle se cache derrière le saule. Ça veut dire : fiche-moi la paix.

Saule pleureur.

Anouar et Ben se mettent ensemble à courir vers le boulevard. Ils ont mieux à faire que de se tenir sur leurs gardes. Victor insiste et marche vers l'arbre.

— Dégage !

L'ordre est direct. Inaya attend Martin. Victor n'a rien à faire dans ses parages.

Sarah n'est plus très loin. On peut la voir pousser la porte de la salle 104. Elle n'est pas seule. Martin éclate de rire et les cheveux de Sarah tournent de bonheur. Ils vont sortir par le grand portail. Les vacances vont pouvoir débuter. Martin ramasse l'élastique pailleté qui vient de tomber sur le trottoir.

— Sarah ? Tu perds tes attaches !

Elle se laisse faire pendant que Martin lui remet ses cheveux en place. Inaya sent bien, à ce moment exact, qu'elle peut mourir. Là. Derrière le saule qui inonde de larmes la sortie des élèves.

Martin ne viendra pas. Martin ne viendra plus. Il avait promis pourtant… Martin est un salaud. Martin passe devant le saule avec Sarah sans rien deviner de ce qui se passe dans l'ombre de ses branches tombantes. Inaya n'entend même plus le bruit des voitures qui passent doucement devant le collège. Elle a compris que Martin n'a pas tenu sa promesse. Elle n'est rien. Rien d'autre qu'une fille de 4e B qui vient de se détruire les doigts aux écorces de la rage. Martin ne cherche pas la rencontre derrière l'arbre aux confidences. Martin n'a pas tenu sa promesse. Rien ne l'intéresse plus qu'un élastique pailleté à raccrocher aux cheveux de Sarah. Elle qui pensait que Martin n'aimerait que Chloé avec son nénuphar… Elle va pouvoir détester Colin. Tout à son aise…

Sarah ne sera plus son amie. Tout est fini.

Elle vient de comprendre le dilemme.

Gilles et Indira passent aussi. Presque bras dessus bras dessous. Hugo mâche son chewing-gum en soufflant des bulles roses.

Elle sait déjà que Lilou, Ben et Tom vont se diriger vers la boulangerie à l'angle du boulevard pour fêter les vacances de la Toussaint. Puis, Lilou fera les cimetières de Bretagne, Ben ceux de Bourgogne et Tom accompagnera ses parents dans ceux du Jura… Ils seront pour quelques jours les délégués de souvenirs d'ancêtres oubliés…

Inaya ne sait pas encore qu'un homme vient de tomber quelques mètres plus loin…

Les autres non plus…

– 12 –

La table de jeu est vide. De sens.

Personne ne repartira dans le combat pour les vingt et un points.

Personne ne refera cours à la 4e B après s'être essuyé avec une serviette calée dans un cartable, tout en croquant dans un Kinder Bueno. Pas pour la dégustation. Juste pour le plaisir.

Alors, il ne restera pour la vie que des heures inexistantes.

Des heures éternelles, définitivement oubliées.

Des heures absentes.

L'antenniste d'Alep

(Monologue pour seul en scène sur le thème du commencement)

Dans la poche gauche de mon blouson, je la sens, là, bien rangée, à la bonne place sur ma poitrine.

Carte de réfugié politique MD 056 FF 1YG. Elle est comme une aide à vivre, comme une fleur un peu sauvage sous ma boutonnière, comme un certificat de convalescence, comme un droit à respirer l'air tiède de la banlieue d'Aix.

Aussi comme un exil.

Elle compte sans cesse les battements de mon cœur. Je suis chez moi. Ce rectangle plastifié me le certifie : je suis chez moi.

Pas à Alep.

Près d'Aix-en-Provence.

Maintenant, je sais que je ne possède rien ; rien que le bonheur de poser mes pieds dans les deux terres ocre de ma vie.

***

Tout allait si bien. Ma mère chantait dès le matin des airs d'Assala Nasri. Mon père s'occupait des roses grises et bleutées de la pépinière. Mon frère s'amusait à courir après la liberté qui, pensait-il, lui était volée par saccades. On ne prononçait jamais le nom de Bachar mais on moquait sa moustache et ses sourcils en ailes de Mig-21.

Tout a commencé lors de ma rencontre avec Jawad à la grille du jardin public, sur la rue Kamel al-Ghazzi. J'avais bien repéré ces trois types qui fumaient de l'autre côté du grand portail doré, fantômes sombres d'un pays malade, mais j'attendais Jawad et le préampli

sélectif de l'antenne-râteau que je lui avais commandé depuis tant de semaines.

Jawad ne connaissait pas l'urgence.

Pas encore.

Et moi, je ne pouvais imaginer le sourd désastre qui s'annonçait.

Pas encore.

Quelques secondes suffirent. Les trois chabihas écrasèrent leurs cigarettes et Jawad se retrouva sans parole et sans respiration à l'arrière de l'auto stationnée à cheval sur le trottoir et l'asphalte poussiéreux. Les foules promeneuses du parc ne tournèrent pas la tête, les enfants joueurs ne levèrent pas la main, les piétons pressés furent plus encore dans la rapidité de fuir. Même les feuilles des citronniers cessèrent de remuer. L'odeur des eucalyptus disparut soudainement dans le bruit sourd et inquiétant de la ville. L'air soupira. Je ne réagissais plus à rien : où avaient-ils emmené Jawad ? Pourquoi lui ? Est-ce qu'il avait mécontenté ? Avait-il parlé trop aigu au bar du Baron ? Avait-il bu ? Ou au contraire, n'avait-il rien bu ?

***

C'est tard le soir, quand mon père rentra avec un panier rempli de fleurs coupées, et que je le vis avec sa démarche sombre et oppressée, que je compris que ce jour serait définitivement un nouveau premier jour, un jour d'après, un jour d'ailleurs.

— Tu dois partir.

— …

— Tu dois fuir d'ici. Pars à Beyrouth et après…

— …

— Ne perds pas une seconde. Ta valise. Vite ! Ton ami Jawad est interné au camp central et accusé de connivence avec l'ennemi à cause de ses antennes. Ils vous ont vus ensemble cet après-midi et tu…

— Ses antennes ?

— On l'accuse de tourner ses antennes de manière à mieux capter Al-Jazeera et de favoriser les transmissions de cette chaîne.

— C'est faux !

— Peu importe ; ils vous ont repérés au parc et forcément, on va venir chez nous et ce sera…

— Mais non !

— Ta valise. Et vite !

***

— Rentre dans la voiture et ferme-la !

Le commencement venait de s'imposer. Les poings s'abattirent et ma conscience avec. La voiture courut la campagne et au bout d'un temps que je n'ai jamais maîtrisé, on me porta dans une salle vide de meubles et de sourires avec une dizaine de personnes qui, hagardes, observaient un silence craintif. Je réussis à m'asseoir et à me caler contre un mur.

— Tu vas passer nous voir à la cabine et tu vas un peu nous parler de ton ami.

Tout alla rapidement. La matraque électrique débuta la séance. Une matraque, c'est l'abattement. C'est un souvenir inexistant qui se met à renaître. C'est une étrange anomalie qui résiste à la compréhension du monde. Tout devient flou et vertigineux. Rien n'explique plus la beauté des choses. La vie autour de soi et des autres s'emmêle d'obscurités et de questionnements fugitifs. La valeur de l'air qui m'entoure a un goût de miel et de piment. La sueur a une odeur de chèvre morte. L'urine envahit l'espace par touches acides. La peur même, palpable, devient vivante et tristement réelle. Elle gonfle doucement autour des bureaux et des hommes en noir, elle palpite sur les coussins des chaises enchaînées, elle vibre d'insécurité au fond de la gorge qui sèche et s'enfonce dans l'estomac.

Au commencement était la Douleur.

Jawad était déjà mort. Je le pressentais. Non. Je le savais avec une pertinence éclatante. Il fallait oser. Oser parler. Oser questionner. Oser revendiquer un droit à rester encore humain. Il fallait établir un dialogue dans la violence la plus écœurante.

— Où est Jawad ?

La réponse fut matraquée.

— Où est Jawad ?

Le coup de pied fut plus violent encore.

— Où est Jawad ?

— Les questions, c'est nous qui les posons !

Dans ma nuit, le cauchemar me sembla interminable. Jawad était entouré de ses antennes qui faisaient comme un poulpe autour de lui. Plus il se dégageait, plus les tentacules d'acier se serraient autour de son corps. Plus il criait, plus l'animal se faisait fort. La terreur me réveilla et le fossé où j'avais été jeté me rassura. Ils m'avaient déposé dans un champ et j'entendais le grand minaret d'Alep qui gémissait ses ordres et ses démesures. Je pouvais m'enfuir. J'allais me réfugier au sommet du monde dont je ne connaissais pas le chemin exact.

Le chemin d'aventure.

J'étais vivant.

***

Au commencement était la Fuite.

Beyrouth.

Istanbul.

Lampedusa.

Marseille.

Aix.

En Provence.

Quand il sera temps, quand le moment viendra, quand le rythme des horloges imposera leur rigueur de métronome, quand il fera assez

de soleil pour survivre, quand la pluie rafraîchira le ciel et l'ocre des espaces oubliés, quand la vie se fera plus calme, quand l'amour des choses petites et grandes reprendra comme dans un printemps précoce, là, je serai prêt.

Prêt pour un recommencement.
Ailleurs.
Chez moi.
Ou pas.

Je sais maintenant que ma vie sera faite de refuges et de cabanes de forêts profondes…